

gants, qui étaient restés dans son manchon, et les entra minutieusement, sans les regarder, les yeux fixés obstinément devant elle, sur le dos de ses deux hommes.

L'auto, très doucement, sortait de la voûte de l'hôtel, tournait dans l'avenue d'Antin et, accélérant sa vitesse, gagnait les Champs-Élysées pour se rendre, par la place de la Concorde, à la rue Boissy-d'Anglas.

Mais ce court et si rapide trajet suffit à la comtesse de la Saulaye pour revivre toute son existence morne et vide, depuis sa petite enfance jusqu'à l'heure présente qui l'emportait à cette exposition banale. Orpheline au berceau, élevée dans un couvent de province, mariée, inconsciente encore, à un viveur abominable, par un vieux tuteur qui voulait se débarrasser d'elle, jamais elle n'avait connu le bonheur. Beaucoup de femmes l'enviaient ; vraiment, elle se demandait pourquoi ! Sa grâce et sa jeunesse ne lui avaient pas valu le bonheur. Abandonnée par son mari à peine au retour de son voyage de noces, elle ne s'était pas consolée ni distraite, comme tant d'autres, en de vulgaires amusements. Trop pudique et hautaine pour laisser deviner aux profanes la plaie béante et saignante de son cœur, elle avait su cacher sa douleur sous le masque immuable de la plus suprême indifférence ; au prix de quelles peines secrètes, nul ne pouvait le savoir.

Elle affectait de se montrer partout. On la voyait aux courses d'Auteuil, de Chantilly et de Longchamp, au polo de Boulogne, au tennis de Puteaux. Elle assistait aux vendredis de l'Opéra, aux mardis des Français. Pas de vente marquante sans sa présence, ni de concert de charité sans son précieux concours. Elle était prise, et bien prise, dans l'engrenage fatal de la vie à outrance. Elle passait consciencieusement d'une réjouissance à l'autre, changeant de toilette ainsi qu'il convient à chaque divertissement nouveau, promenant, au milieu de la foule oisive et veule de ses pareils, sa grâce dédaigneuse qu'on prenait pour une pose et qui était seulement l'expression d'un effroyable ennui.

L'auto venait de s'arrêter à la porte du cercle.

Mme de la Saulaye rajusta sa voilette, rassembla ses fourrures, traversa vite le trottoir boueux, et s'engouffra sous la voûte, où des groupes d'hommes, qui causaient, se retournèrent pour la saluer au passage. Le grand laquais en culotte courte, sa main gantée de blanc, sur le bec-de-cane de la porte vitrée, lui ouvrit le sanctuaire de son geste monotone et las. Elle monta l'escalier lentement, parmi les habitués recueillis et